

épik



LAÏKA EST REVENUE

JEAN-FRANÇOIS CHABAS

ROUERQUE

Présentation

Les Tic Tac sont là.

Des engins immenses en forme de gélule, se déplaçant dans l'air à une vitesse phénoménale. Une technologie inconnue, venue d'ailleurs, qui provoque des comportements inconcevables chez les humains.

Et qui est Laïka ? Est-elle vraiment revenue, alors que c'était impossible ? Quels sont, aussi, ces étranges animaux qui surgissent de nulle part ?

Anita Bum, 15 ans, sa meilleure amie Mae Sunburn et le beau Neolin de la tribu des Lëni-Lënape, habitant à Beltsville aux États-Unis, survivront-ils à ce nouveau monde, dangereux et imprévisible ?

Illustration de couverture : © Patrick Connan

© Éditions du Rouergue, 2022
www.lerouergue.com

épik

Jean-François Chabas
Laïka est revenue

*En souvenir de Bamba, de sa bonté,
de ses courses sauvages, et de ses yeux de fauve.*

*« Vous pensez que les chiens n'iront pas au paradis !
Je vous dis qu'ils y seront bien avant nous. »*

Robert Louis Stevenson

chapitre 1

Mes parents, Althena et Adam Bum, étaient des espions.

Ils travaillaient au siège du SCS (*Special Collection Service*), organisme américain créé conjointement par la CIA et la NSA.

Le SCS est spécialisé dans l'écoute des ambassades et des centres de communication, partout dans le monde.

À quinze ans, je suppose que je n'étais pas assez grande pour que ma mère ou mon père me racontent les détails de ce qu'ils faisaient. Mais il y a fort à parier que même si j'avais eu quarante-sept ans, je n'en aurais pas entendu plus de leur part : il n'est pas recommandé d'être bavard dans ce genre de profession.

Quand on me demandait ce que faisaient mes parents, je répondais qu'ils étaient fonctionnaires dans des bureaux. Ça décourageait, en général, toute tentative de discussion ; les gens bâillaient avant que j'aie fini ma phrase.

Pourtant...

Pourtant, Althena et Adam Bum n'étaient pas des personnes banales.

Et mes parents ont été parmi les premiers à savoir.

Qu'ont-ils appris, exactement ? Que ce que nous appelons la vie n'est pas ce que les humains ont cru qu'elle était, pendant des centaines de milliers d'années. Avant tout le monde, avant que la planète entière ne vienne à découvrir et à subir l'impensable, nous avons eu vent, mes parents et moi, de quelque chose de si extraordinaire que... Eh bien, je n'ai pas les mots pour le dire vite.

Tout a commencé comme ça :

chapitre 2

Le siège du *Special Collection Service* est situé à Beltsville, dans le Maryland.

C'est-à-dire la ville la plus soporifique au cœur de l'État le plus insipide de tous les USA.

Je pourrais affirmer que je m'y ennuyais, mais ce serait bien en dessous de la vérité : un rat mort, à côté de moi, aurait été un lascar frétilant.

Ce qui s'était passé dans le coin de plus passionnant, depuis des années, c'était qu'on avait remarqué – sans doute à cause de la pollution très importante dans l'État – que les poissons mâles du fleuve Potomac, doutant soudain de leur sexualité, se mettaient à pondre.

Le Maryland détenait aussi le record du nombre de morts en une journée, au cours d'une bataille de la guerre de Sécession, il y a cent cinquante ans.

Est-ce que ça plante bien le tableau ?

Mais bon, d'un autre côté... à Beltsville, il y avait Neolin. Et celui-là valait bien toutes les souffrances.

Certaines personnes nous grandissent. Je ne sais pas trop exprimer ces sentiments : mon caractère me pousse

plus à l'acide qu'à la guimauve, et je ne voudrais pas qu'on se trompe sur moi ; je ne suis pas niaise. Mais il y a des gens, oui, qui nous font lever la tête vers les étoiles, le soleil, la lune, les météores et les comètes. Ils ne nous empêchent pas de patauger dans la boue – ils n'ont pas ce pouvoir-là –, mais ils font en sorte que parfois nous l'oublions. Ce n'est pas qu'ils donnent des leçons (Neolin est à peu près muet), c'est juste leur manière d'être. Devant eux, on aurait honte d'être vulgaire, de risquer d'être laid. En leur présence, on ressent avec une force irrésistible la beauté, la profondeur du monde. Ils sont intimidants, mais souvent sans le savoir. Parce que leur cerveau est occupé à autre chose qu'aux rapports de force, de séduction, aux trucs pitoyables du quotidien. Ces gens sont ailleurs, et c'est cet « ailleurs » qu'ils apportent, nous le laissant parfois entrapercevoir.

Neolin, le beau Lëni-Lënape, vivait dans le lointain passé, où il rendait visite à son ancêtre, celui dont il portait le nom, et qui était un grand prophète.

Les Français les appelaient « Loups ». Ils vivaient ici il y a des centaines d'années. Et, comme cela s'est produit pour les autres tribus partout dans ce pays, ils ont été massacrés avec l'arrivée des colons. Épidémies meurtrières, assassinats, vol de leurs terres... Les Lëni-Lënape ont subi le sort de presque tous les Indiens d'Amérique. Mais, au milieu du XVIII^e siècle, à l'orée de cette colonisation, l'un de ceux qu'on appelait « sauvages » s'est dressé contre le pouvoir blanc et son influence maléfique.

Il se nommait Neolin. En 1761, cet homme a eu une vision, après une longue période de jeûne, d'incantations

et de rêves. *Keesh-she'-la-mil'-lang-up*, le Maître de vie, lui est apparu, pour lui révéler que les Lëni-Lënape devaient rejeter le mode de vie des Blancs, l'alcool que les colons avaient apporté, et l'obsession de la possession des biens matériels qui était un autre poison apparu avec les envahisseurs. Il fallait, selon le Maître, revenir au mode de vie indien traditionnel.

Neolin était en avance sur son temps. Avait-il compris que, quelques décennies plus tard, les tribus seraient partout décimées, agonisantes, parquées dans des réserves invivables d'où on leur interdirait de bouger ?

Il y avait eu de nombreux natifs pour le suivre dans sa vision, dont Pontiac, le grand chef des Ottawas. Ainsi Neolin avait-il été à l'origine d'une des premières grandes révoltes indiennes contre la présence des Blancs.

Mon Neolin, celui du XXI^e siècle, était un descendant direct de ce prophète ; pour bien faire, on lui avait même donné son nom. Et il semblait qu'il y avait en lui plus que quelques gouttes de son lointain ancêtre.

Il portait longs ses cheveux, qui étaient d'un noir de jais, mais presque toujours comprimés dans un large foulard qui lui descendait jusqu'au bas du front.

Une large boucle pendait à son nez, et j'ai longtemps cru qu'il s'agissait d'une coquetterie moderne, jusqu'à ce que je me décide à me renseigner sur la tribu de Neolin. J'ai appris que les guerriers Lëni-Lënape portaient cet anneau depuis toujours. On a une idée caricaturale des Indiens quand on est une fille des villes. Les Lëni-Lënape d'autrefois ne ressemblaient ni aux Sioux, ni aux Comanches, ni aux Apaches des films. Ils étaient

grands, musculeux, souvent couverts de tatouages, avec cet anneau dans les narines ; habillés de peaux de bêtes, ils portaient pour la plupart une coiffe faite de poils de porc-épic teints en rouge sanglant.

L'anneau de Neolin n'était pas là pour dire « Wesh les filles ! » C'était son héritage.

Les pommettes de ce garçon étaient si hautes qu'elles semblaient empiéter sur ses yeux, comme si elles les poussaient vers le haut. L'expression de son visage changeait rarement : il avait une sorte d'impassibilité, étrange chez un garçon de notre âge. Mais il n'était pas mou, au contraire, il se dégageait de lui une force électrique, une tension qui paraissait habiter sa carcasse. Il était très mince, avec des muscles longs et secs qui faisaient penser aux membres d'une sauterelle ou à ceux d'une mante religieuse, mais avec de larges épaules osseuses, et un cou déjà puissant.

La plupart des personnes d'origine indienne, à Beltsville, étaient depuis longtemps si métissées avec les Blancs qu'on les reconnaissait à peine. Mais Neolin... Neolin surgissait du passé, comme si l'on avait saisi l'un de ces guerriers d'autrefois pour l'amener à notre époque, et qu'on s'était contenté de lui enfiler des jeans et un T-shirt avant de le jeter sur notre campus.

Par l'apparence physique, par l'attitude morale, il se distinguait. Par les ondes qu'il dégageait, aussi, ces dernières perturbant beaucoup de monde.

Je ne crois pas qu'il y ait, où que ce soit sur Terre, un endroit où la différence soit adorée. Encore moins chez des jeunes de notre âge. J'ai beaucoup réfléchi à ça, depuis que j'ai rencontré Neolin. Peut-être que ces idées

ne m'auraient pas effleurée, auparavant, mais rien de tel qu'un garçon comme lui pour faire cogiter.

À propos, je m'appelle Anita. Anita Bum.

Et si au début de cette histoire je ne tenais pas les gêneurs à distance comme le faisaient les ondes de Neolin, j'étais tout de même prête à mordre.

Je n'avais pas peur.

Est-ce que je ne courais pas après un Loup ?

Longtemps, j'ai cru que Neolin ne savait pas quel métier exerçaient mes parents. Que cela ne l'intéressait absolument pas. Il semblait n'avoir d'yeux ni d'oreilles que pour celui qui avait disparu il y a deux cent cinquante ans après avoir essayé de réveiller son peuple. Et si ce garçon venait au lycée, c'était pour servir un intérêt précis : il marchait sur les traces du prophète, il se servait des outils de l'établissement pour en apprendre davantage.

Je me souviens de notre première rencontre. Je venais d'arriver de Brooklyn.

C'est que j'ai passé mon enfance là-bas, et je ne suis arrivée à Beltsville qu'il y a deux ans. Mes parents s'étaient battus pour être affectés ensemble au siège du SCS, et moi je m'étais battue pour rester à Brooklyn. Je vous laisse deviner qui avait fini par gagner.

Je venais donc d'atterrir dans la ville maudite de cet État maudit lorsque je me suis cognée dans un long garçon brun, au détour d'un couloir du lycée. J'avais treize ans.

Mon nez a pris contact avec un sternum plat et dur, sans la moindre graisse pour adoucir l'impact. Ça a fait « toc ».

Le descendant du prophète avait le même âge que moi, mais il me dépassait d'une bonne tête, et ses épaules étaient deux fois plus larges que les miennes.

Je me suis reculée pour protester – parce que c'est toujours comme ça qu'on fait à Brooklyn, on attaque avant d'être attaqué – mais, sur la route de mon petit emportement de New-Yorkaise, j'ai trouvé des yeux noirs, fixés sur moi. L'effet a été assez radical. Je me suis dégonflée, passant en une seconde du soufflé à la colère à la crêpe au sucre. C'est-à-dire qu'à ma grande horreur, j'ai minaudé :

– Oh ! Trop... trop pardon.

Je sais. Cela n'a aucun sens. Qu'on ne me juge pas. Les filles, vous ne savez rien des yeux de Neolin. Dans ces iris d'encre, dans ces pupilles toujours élargies comme si elles cherchaient la lumière, campe une armée entière d'hypnotiseurs ; et puis on y trouve des magiciens, des renards à la longue fourrure, et des ours, et de longues rivières sinueuses. Des lacs où sautent des poissons mordorés. Des êtres à la peau brune, couverts de dessins étranges, qui portent sur leurs épaules des couvertures. De grands cerfs ocre, au cou tendu et aux bois ramifiés.

Il y a un monde entier dans ces yeux. Lorsqu'on arrive d'une grande ville grouillante et qu'on se retrouve dans une petite bourgade terne et grise, ces yeux produisent un effet cataclysmique, d'autant que l'on ne s'y attend pas.

– Trop pardon ? a murmuré le grand garçon dont je ne connaissais pas encore le nom.

Chez à peu près n'importe qui, cela aurait été prononcé sur un ton ironique. Mais Neolin était un garçon sérieux.

– Euh... Trop pas. Trop pas pardon, ai-je ajouté, dans la foulée, avant de penser :

Mon Dieu, Anita, mais qu'est-ce que tu racontes ?

Alors, le garçon indien a provoqué ma perte.

Il a posé sa large main aux doigts démesurés sur ma joue, il a souri, et puis il est passé à côté de moi.

J'en ai été transpercée, comme un cachalot par un harpon de baleinier.

C'était il y a deux ans. Mais c'était hier, aussi, parce que ce moment vit en moi, encore et encore, comme au premier jour.

chapitre 3

– *Es ist unglaublich...*

– *Ganz sicher.*

– *Es gibt eine Erklärung, nicht wahr ?*

– Aaaaah, mais ça suffit, hein ?

– Anita ! Qu'est-ce qui te prend ?

– Ce qui me prend ? Ce qui me prend ? Ce qui me prend, c'est que vous, vous me prenez pour... pour une quiche ! Avec votre... votre allemand !

Mon père a posé sa serviette sur la table, affectant de regarder le rôti de dinde. En y prêtant une grande, grande attention.

– Nous ne parlons pas allemand du tout...

– Je rêve ! Je rêve ! Vous faites ça depuis que j'ai trois ans, j'en ai quinze, et vous croyez que je ne vais pas m'en rendre compte ?

– De quoi ? Se rendre compte de quoi ? a demandé ma mère, sur un ton tellement doucereux que j'en ai eu mal aux dents.

– C'est encore un de vos secrets pourris ! Vous parlez de votre travail !

– Le mieux, ma chérie, serait que toi-même te mettes à apprendre l’allemand, qui est une langue très...

– Aaaaah ! Tu m’énerves !

– Anita ! Ne parle pas comme ça à ta mère !

– Qu’est-ce que vous avez de terrible à cacher, hein ? Ça fait trop pitié ! Poutine est constipé ? La reine d’Angleterre a un nouveau chapeau ? Les services secrets chinois ont creusé un tunnel sous la...

– Nous parlions de ton anniversaire, Anita.

– ... Mon anniversaire ? Dans sept mois ?

– Exactement. Tu vas avoir seize ans... dans sept mois, oui, et... c’est l’âge des grands, euh, des grandes...

Je me suis passé la main sur la figure, caressant du pouce et de l’index une barbe imaginaire.

– Maman... arrête de mentir.

– Anita ! Ça va être la chambre, hein !

– J’ai une nouvelle pour vous, mes chers parents. Une nouvelle qui va vous faire très plaisir.

– Ah ?

– Euah ?

– Je suis effectivement en train d’apprendre l’allemand. Toute seule, comme une grande. Et je suis donc en mesure de vous affirmer que « *unglaublich* », ça veut dire « incroyable ». Et que « *Erklärung* », c’est « explication ». Et puis « *nicht wahr ?* », c’est « pas vrai ? ».

– Ha ! Ha ! Bravo, c’est très...

– Donc ! Donc, vous me prenez bien pour une quiche, une quiche royale même, parce que mon anniversaire n’est pas « incroyable », et il ne requiert aucune « explication ». Il va falloir passer au chinois, messieurs-dames.

– Comme tu as grandi, Anitouta !

– Tant qu'on y est, j'ai quinze ans, alors « Anitouta », c'est mort. Allez, crachez la Valda : qu'est-ce qui est incroyable ?

Mon père a posé sa serviette sur la table avec un peu trop de précipitation et il a renversé son verre de vin, dont le contenu s'est répandu sur la nappe.

– Zut !

Avec ses lunettes de travers sur son nez, son polo trop grand dont les manches descendent jusqu'aux coudes, et ses taches de rousseur, il ressemblait plus à un copain de classe un peu *nerd* qu'à un espion international. Il a épongé le vin en marmonnant, laissant percer, par-dessous ses lunettes, un très bref éclair de regard vif ; et c'était cela qu'il fallait retenir de mon père : cet éclair. Parce que, s'il n'était pas du tout impressionnant, il était très, très intelligent. On ne choisissait pas des débiles pour travailler au SCS.

– Attends, je vais t'aider ! s'est écriée ma mère, en se levant pour faire beaucoup de bruit, remuant beaucoup d'air, afin d'aider à embrouiller la conversation.

Elle non plus n'était pas exactement une imbécile.

Ces deux-là semblaient juste oublier un détail : lorsqu'un homme et une femme brillants font un bébé, la probabilité que celui-ci soit stupide est assez faible.

Je les ai donc laissés faire leur numéro de « Il y a une tache sur la table, c'est une urgence niveau 7 », puis, quand ils en ont eu fini avec leur spectacle de cirque, j'ai repris là où nous en étions restés.

– Alors, hmmm ? Qu'est-ce qui est « *unglaublich* », les gars ?

– « Les gars ? » a glapi ma mère, avec une indignation merveilleuse de fausseté. Alors, là, tu es allée trop loin, Anita ! Tu... Nous ne dirons plus un mot.

– Oui, oui, bien sûr...

– Et ne fais pas l'insolente !

– Oui, oui, oui, mm, mm, oui, oui...

– Ça suffit !

Il m'a fallu bien du temps, et un paquet d'énergie, pour avoir un début de commencement de trace d'indice. C'est que mes parents étaient rusés comme... comme des espions.

Je crois que j'ai mieux compris le monde du renseignement à travers tout ce que j'ai lu à ce sujet que par ce que mon père et ma mère m'en ont raconté.

On recrute ce type de personnel chez les meilleurs des meilleurs élèves, qu'on passe au scanner, encore et encore, tout en leur inculquant un sens du secret obsessionnel.

Ce que je veux dire, c'est qu'avec Althena et Adam Bum, je n'avais pas des parents normaux exerçant une profession particulière. Quand on travaille pour le SCS, surtout à leur niveau de responsabilités, on n'est plus tout à fait normal. Et l'enfant de ces gens-là ne découvrira pas leurs petits secrets en fouillant sous leur lit pendant qu'ils ne sont pas là.

Leur façade était très au point : je l'ai dit, mon père avait une tête à jouer à Donjons et Dragons entre deux relectures du *Seigneur des Anneaux*. Ma mère, elle, était belle. Mais pas trop. Exprès... Elle contrôlait son image avec des vêtements et une coupe de cheveux qui

dissimulaient le fait qu'elle pouvait être éclatante. Je m'en suis rendu compte, un jour, à la piscine Douglass and DeGraw, à Brooklyn. J'avais dix ans. Althena Bum, ma maman, était sortie de l'eau et avait rejeté ses cheveux en arrière. Je crois qu'elle surveillait moins son attitude que d'habitude, parce qu'elle venait de nager deux kilomètres, et qu'elle était fatiguée.

Elle se tenait à la petite échelle métallique qui permet de sortir du bassin.

Et j'avais soudain vu une déesse. Comme si cette femme était une étrangère, comme si je la voyais pour la première fois. Le corps parfait, le visage aux joues légèrement creuses, la bouche aux lèvres épaisses, une véritable panoplie fatale. Si elle l'avait voulu, ma mère aurait provoqué des émeutes dans la rue. Les hommes se seraient entretués, et ils auraient déposé des offrandes à ses pieds – Toison d'or, Graal, coffre de pirate rempli de doublons...

Mais Althena Bum dissimulait son attirail affolant derrière une façade très sage. J'étais à un âge où les copines – et moi-même, soyons honnête – faisons des efforts considérables pour nous rendre plus belles, lorgnant déjà sur le maquillage, et ce que venait de me dévoiler cette sirène de piscine m'avait fait penser à deux choses : il fallait que ma mère soit bien sûre d'elle pour cacher délibérément ses atouts ; et il fallait que mon père soit exceptionnel, vraiment, pour avoir attiré l'attention de cette Aphrodite de Brooklyn.

On me dira qu'il ne faut pas être un athlète complet, ni un prix de beauté, pour travailler dans les bureaux

du SCS. Mais je sais que mes parents n'avaient justement pas toujours fait cela. Auparavant, ils étaient... Ce n'est pas très clair, j'enquête encore. Auparavant, ils exerçaient leurs talents dans d'autres services gouvernementaux, pour ce que cela peut bien vouloir dire. Là-dessus comme sur tant d'autres choses, ils étaient muets comme des carpes.

Quand j'avais treize ans, juste avant de déménager pour le Maryland, j'avais trouvé une arme dans le cartable en cuir de mon père. Un pistolet noir, lourd, sur lequel était inscrit CZ 75B SP-01.

Je m'étais enfuie dans ma chambre, en chuchotant :
– C'est vrai ! C'est vrai...

Je ne sais pas trop ce que je voulais dire par là. Que c'était vrai que mon père était une sorte d'espion ? Ou encore que c'était vrai qu'on ne devait pas fouiller dans les affaires de ses parents ? J'avais cherché sur mon téléphone le descriptif complet de cette arme, et découvert qu'elle était considérée par les professionnels comme l'une des meilleures au monde.

Évidemment.

Depuis que j'étais née, c'était la première fois que je tenais une preuve des activités dangereuses de mes parents. Ce n'était pas faute d'avoir laissé traîner mes oreilles, et d'avoir investigué. Mais je n'étais revenue dans ma chambre que depuis dix minutes lorsque je m'étais déjà mise à douter. C'était trop bizarre. Comme si j'avais rêvé ce pistolet.

Alors j'étais retournée rouvrir ce cartable en catimini, pour prendre une photo de la lourde arme noire. Elle n'était plus là. Il y avait à sa place une grosse agrafeuse.

C'est un bon résumé de ce que je vivais avec mes parents : ils essayaient de faire passer des pistolets semi-automatiques calibre 9 mm Parabellum pour des agrafeuses. Et, la plupart du temps, ils y parvenaient.

Dans la nature, les animaux font des efforts phénoménaux pour se montrer intimidants : les papillons se dessinent des yeux immenses sur les ailes, et les lézards du désert ouvrent leur collerette en tirant une langue bleue. Les Bum, eux, faisaient tout pour qu'on ne les craigne pas. Il faut accorder de l'attention aux gens qui s'efforcent de paraître inoffensifs ; c'est qu'ils ne le sont pas.

chapitre 4

– Salut, Neolin.

Il m’a regardée bien en face, comme il le fait toujours. Et le sang m’est monté aux joues. Comme à chaque fois.

– Bonjour, Anita.

Je me doutais bien que, si je ne poursuivais pas, la conversation s’arrêterait : ce garçon ne savait que se taire. Alors j’ai enchaîné :

– Dis-moi quelque chose. N’importe quoi.

Je savais que c’était contraire à toutes les règles. Que l’essentiel, c’était d’être cool, tout autour de moi je le voyais. Qu’autrement, on était une espèce de truc misérable ; quand on vient de Brooklyn, on est très conscient de ces choses. Mais ça m’était égal. Je ne parlais pas à Neolin comme je parlais aux autres.

Peut-être que ce qui aidait, c’est qu’il se moquait des conventions. Il n’était pas un garçon de quinze ans parmi ses semblables. Il était Neolin, et il vivait dans son univers ; pas de révolte apparente, chez lui. Juste une absence. Il avait quelque chose d’un fantôme.